



J.B

PARIS - TOULOUSE

680 km

21h. Comme cette heure-là fleure bon la liberté, une belle promesse de retrouvailles entre soi et soi-même en somme ! Allez, soyons un peu plus terre à terre pensait Jeanne en se changeant ; 21h c'est avant tout un point final à mes obligations professionnelles de la semaine, l'instant où mon doux parfum de frite et d'huile de tournesol m'abandonne pour subtilement se mêler à l'air ambiant de cette longue soirée d'été. Une belle alchimie voit le jour sous le regard tranquille et singulier des autres passants.

Jeanne consulta son bracelet-montre, appuya plusieurs fois sur le petit bouton de réglage situé en haut du cadran et enclencha le chronomètre, prête pour un parcours intrépide dans le Montmartre populaire qu'elle connaissait par cœur.

Arrivée en bas de son immeuble avec 52 secondes d'avance sur son temps habituel, elle se dit qu'elle serait bientôt prête à se fixer de nouveaux objectifs. C'est son amie de fac Géraldine qui lui avait conseillé d'échelonner sa dernière année de résidanat en petits objectifs personnels à atteindre pour ne pas focaliser son esprit sur l'unique chose qui lui importait véritablement cette année-là, l'obtention du diplôme d'Etat de Docteur Vétérinaire.



Après une bonne douche revigorante, Jeanne organisa vite sa soirée. Priorité serait donnée aux restes de rosbif qui attendait patiemment son heure dans le frigo puis il serait temps de préparer un sac de voyage digne de ce nom pour le lendemain.

Rassasiée et fin prête à en découdre avec le long périple qui l'attendait, elle s'installa dans son vieux fauteuil en cuir marron, vestige de l'ancien occupant de ce petit appartement douillet du septième étage, et consulta sa boîte mail.

Enfoui dans l'avalanche de messages publicitaires en tout genre, il y avait un mail de sa sœur qui lui vantait les exploits de son petit dernier qui, ça y est, c'était officiel, se tenait maintenant debout sans trop dodeliner du corps.

Comme toujours à la fin de ses messages, il y avait une invitation à venir la voir à Edmonton, lui suggérant combien il serait plaisant de se retrouver et de refaire une virée en canoë sur la rivière qui serpentait là-bas, l'imprononçable North Saskatchewan River. Jeanne décida qu'elle lui répondrait en revenant et que, pour une fois, elle dirait peut-être oui.

Alors qu'elle s'apprêtait à fermer sa messagerie pour se plonger dans son grand lit une place et entamer l'ultime épisode de la série canadienne qu'elle regardait assidument, elle cliqua machinalement sur l'onglet du courrier indésirable – elle ne comprenait pas l'existence même de ce type de dossier puisque, par définition, le destinataire n'allait y trouver que des choses qu'il ne désirait pas – pour y faire un peu de ménage. Elle tomba rapidement sur un mail du site de transport entre particuliers auquel Géraldine l'avait inscrite récemment. Elle était comme ça sa copine, elle voulait « améliorer le train-train de vie de sa véto préférée » comme elle disait. Alors, après être tombée sur un reportage bien ficelé qui évoquait les sujets très en vogue bien qu'universels du partage et de la solidarité, elle s'était hâtée d'inscrire Jeanne sur le nouveau site web présenté dans l'émission considérant que ça serait de toute façon une

bonne chose pour elle puisque, le présentateur l'attestait, c'était tout bénéfique alors pourquoi hésiter ? Bien sûr, Géraldine n'avait pas omis de lui parler de la commission de 30% qu'elle prendrait sur les bénéfiques ainsi engrangés par son amie qui avait l'habitude de préférer la voiture au train pour les longues distances.

Jeanne avait trouvé l'idée originale et n'avait presque pas été interloquée d'apprendre que Géraldine l'avait inscrite sans lui demander son avis.

Le mail indiquait qu'elle était sollicitée pour transporter demain, entre Paris et Toulouse, un colis de taille moyenne dans la catégorie inférieur à un kilo.

Ainsi Géraldine avait-elle hardiment enregistré le programme du week-end de sa copine sur le site. Un cap avait clairement été franchi dans ce que Jeanne prenait pour de la bienveillance amicale !

L'auteur de la demande n'avait pas laissé ses coordonnées et Jeanne devait passer chercher le paquet le lendemain, avant midi, à l'angle des rues de Lévis et Legendre, au café Sauret.

Elle se plaisait à penser qu'en parallèle de cette rue du 17^{ème} arrondissement s'alignait fièrement la fameuse rue Cosnard ; pas évident à porter pour les gens qui y habitent songeait-elle. Ils devaient être gênés en donnant leur adresse, c'était certain.

Jeanne connaissait bien le coin et aimait l'ambiance qui régnait dans ce quartier très commerçant. Il y avait des échoppes de nourriture de toutes sortes, des boutiques de fringues, de tissus, de livres, de DVD en veux-tu en voilà. C'est là qu'elle faisait ses emplettes quand elle était invitée à un anniversaire, à une soirée : il y avait un magasin qui vendait de tout, du foulard en soie aux cadres photos originaux en

passant par des porte-monnaie artisanaux, de la déco et du petit mobilier contemporain. Elle était sûre d'y trouver à tous les coups ce qu'elle cherchait.

Les yeux verts du vendeur ajoutaient le petit plus qui faisait la différence avec les autres magasins de la rue. Il était charmant et Jeanne se plaisait à croire que ses passages ponctuels ne le laissaient pas tout à fait indifférent.

Peu de personnes étaient prêtes à gravir les 7 étages qui menaient à l'appartement de Jeanne. Ça n'était pas rentable du point de vue de l'effort physique et mental que cela demandait, sauf à prévoir d'y passer de longues heures.

Si on omettait Géraldine qui venait souvent lui rendre visite pour papoter en sirotant un thé à l'orange et à la cannelle de chez Harner & Sons, Jeanne vivait seule. Chaque fois qu'elle rencontrait quelqu'un, le test des 7 étages était fatal à la relation. Bien sûre, elle retardait le plus possible le moment critique où elle invitait l'homme en question à venir chez elle mais au fond, elle savait que seul un sportif de haut niveau ou pourquoi pas un alpiniste pourrait relever le défi.

Le plus étonnant dans le message qu'elle avait reçu aujourd'hui était que son client potentiel acceptait de payer le prix incroyablement élevé de 50 Euros fixé par cette intrépide Géraldine. Il était clair pour Jeanne que cette personne ne comptait pas à la dépense. Il était aussi évident que cette course-là lui paierait une bonne partie du voyage. Après une rapide validation sur le site, rendez-vous était donc fixé le lendemain matin au lieu-dit.



Ne jamais se fier au calme apparent du dormeur qui semble loin de toute considération. Telle aurait pu être la citation d'un philosophe chevronné tant il pouvait se produire d'aventures dans un esprit endormi, par suite de connexions hasardeuses entre les différents événements de la journée passée.

Alors que seule une poignée d'éboueurs courageux avait su troubler la douce quiétude de la rue et que le soleil venait seulement de se lever, dans la tête de Jeanne, une armée entière de robots-tournesols avait déjà retourné le plancher de sa chambre à coucher. Elle avait pu in-extremis se faufiler et trouver refuge dans un recoin de sa salle de bain pour alerter la police mais très vite elle avait été rattrapée par ce qui semblait être le chef du clan. Alors qu'il s'avançait mécaniquement vers elle dans un bruit métallique assourdissant et que sa couronne de pétales jaunes écarlates semblait indiquer l'imminence du danger, une sonnerie retentit et la tira d'affaire. Sauvée par le réveil.

Il faisait beau ce matin-là. C'était une de ces matinées où le bonheur de rester au lit valait bien le plaisir de se lever pour jouir de la fraîcheur de l'air et des doux rayons du soleil qui déjà caressaient les lames du plancher du petit appartement. Après une toilette minutieuse, Jeanne choisit au hasard dans sa penderie de quoi se vêtir, un jean bleu délavé et un top fleuri à large encolure feraient l'affaire. Elle avait l'art et la manière de marier les couleurs et les formes sans aucune faute de goût.

Son petit-déjeuner avalé sur le pouce, elle chargea sa voiture et disparut dans la circulation déjà dense du Paris matinal.

En arrivant au café Sauret vers 9h20, elle s'adressa directement au garçon derrière le comptoir. Le rush de midi était encore loin et l'employé tapait frénétiquement sur son smartphone, sûrement l'un de ces jeux qui vous rendent accro.

- Moi j'évite de jouer à tous ces jeux, on y passe un temps fou sans s'en rendre compte, commença-t-elle, taquine.

Interloqué, le garçon leva subitement les yeux comme pris en faute et, constatant qu'il avait affaire à une jeune femme assez jolie dans son genre, se détourna sans problème de l'écran qui clignotait à tout va.

- J'avoue que j'ai du mal à m'en défaire répondit-il avec une culpabilité modérément feinte.

C'était le moment idéal pour placer dans la conversation l'article sur lequel il était tombé dans le journal qui traînait sur la banquette du métro ce matin.

- Je me suis renseigné sur le sujet justement ; saviez-vous que des études très sérieuses montrent que ces jeux ont une dimension « soignante » parce qu'ils créent une expérience commune avec les autres joueurs ?

Jeanne, qui trouva la remarque intéressante, s'empressa tout de même de faire basculer ce début de conversation sur le terrain qui justifiait sa présence ici. Non pas qu'elle exècre les échanges de points de vue, bien au contraire, mais elle n'avait tout bonnement pas envie de rentrer dans un jeu de séduction à peine dissimulé.

- Non, je ne le savais pas... c'est intéressant comme vision des choses. En tout cas, je doute qu'il existe des joueurs d'applications pour smartphone qui se réunissent physiquement pour échanger sur les stratégies de jeu, les trucs et astuces, etc. Excusez-moi, mais je ne me suis pas

présentée, je m'appelle Jeanne, je viens en fait pour récupérer un colis qui a dû être laissé ici à mon attention.

Déçu de ne pas pouvoir continuer sur sa lancée, d'autant plus avec cette femme au répondant piquant, il était tout de même soulagé – il ne se souvenait finalement plus de grand-chose de l'article qu'il avait parcouru et ne pourrait pas tenir longtemps cette conversation. Il disparut deux bonnes minutes derrière le comptoir pour refaire surface, victorieux, avec un petit colis beige en kraft entouré d'une cordelette de chanvre dans les bras. Aucun signe distinctif sur la boîte, rien que le kraft et du chanvre.



Prête à en découdre avec les 680 kilomètres qui l'attendaient, Jeanne fit vrombir le moteur de son vieux Lada Niva vert qui démarra, comme souvent, au quart de tour. Elle cala la radio sur une onde rock, enfila ses lunettes de soleil, ouvrit les deux vitres avant et partit.

Une fois quittée la capitale, la route était plutôt calme.

Jeanne aimait conduire. Elle utilisait finalement peu sa voiture et chaque occasion qu'elle avait de s'en servir la ravissait profondément.

Elle avait obtenu son permis de conduire quelques années plus tôt avec difficulté, un vrai parcours du combattant comme elle le racontait : tantôt elle ne grossissait pas suffisamment le trait en faisant ses contrôles dans les rétroviseurs, tantôt on lui reprochait de rouler trop à droite. Toutes ces considérations, invoquées par des examinateurs finalement peu compréhensifs, l'avaient menée dans un état

de stress vif le matin de l'examen, le cinquième déjà. En montant à bord du véhicule elle avait oublié de boucler sa ceinture de sécurité de sorte que toute l'attention de l'inspecteur était focalisée sur ce détail. Elle avait conduit à la perfection, évité tous les écueils, trottoirs, nids de poule et priorités en tout genre, elle n'avait effrayé aucun piétons – piètres figurants d'un scénario qu'elle ne laisserait pas tourner en sa défaveur cette fois - et avait su faire un créneau digne de ce nom.

A la fin du parcours, l'examineur avait souri en lui tendant le fameux papier rose, le graal pour ceux qui font l'amère expérience de l'apprentissage de la conduite. Quand elle voulut le saisir, il s'était empressé de dire :

- Vous avez finalement bien conduit Mademoiselle mais je ne vous donnerai ce document que si vous répondez bien à une question.

Et voilà qu'elle tombait sur un original. Le cœur battant, elle avait attendu la question qui allait sceller son sort et avait rougi vivement quand il lui avait demandé de façon théâtrale quel était le nom du dispositif de sécurité qui permettait de limiter les mouvements incontrôlables des passagers d'un véhicule lors d'un choc. Oups.



Le trafic était fluide et des notes rythmées teintées de blues sortaient maintenant des haut-parleurs. Un regard vers le tableau de bord indiqua à Jeanne que l'aiguille de la jauge d'essence penchait dangereusement vers le bas. Il ne fallait pas trop tarder, alors elle décida de s'arrêter à la première station-service qu'elle rencontrerait.

Elle fit le plein, ce qui lui coûta pile le prix de la livraison du colis, merci Géraldine, et profita de son passage en caisse pour aller se rafraîchir aux toilettes.

C'était une de ces stations-service où l'on mettait un point d'honneur à garantir la propreté des toilettes. Un tableau y indiquait les heures de passage de chaque employé préposé au ménage et un écriteau sollicitait le visiteur de passage en l'invitant à déposer dans une boîte toute suggestion qui pourrait améliorer l'efficacité du dispositif.

Tout en se passant de l'eau fraîche sur le visage, Jeanne imaginait le déroulement de la réunion qui avait conduit à mettre en place cette démarche qualifiée un peu farfelue. L'idée devait venir d'un consultant en stratégie spécialement dépêché pour redorer l'image de la marque en perte de vitesse. Il avait dû essayer quelques railleries avant que son concept ne soit définitivement adopté. Après tout, un cabinet qui facturait plus de 700€ la journée ne pouvait délivrer que de bons conseils, alors l'idée avait malgré tout été choisie par l'entreprise.

La boîte à idée en PVC était présentement vide de toute fiche cartonnée et Jeanne se fit un devoir d'épauler le pauvre homme en griffonnant quelques mots à la hâte : *Pourquoi ne pas installer un peu de lecture à disposition des usagers afin que leur passage ici soit des plus enrichissants ? Jeanne. K, cliente de passage.*

C'est revigorée et pleine d'entrain que Jeanne regagna le siège moelleux de sa Lada. L'habitacle était sobre, le confort sommaire et l'absence de climatisation obligeait à ouvrir les fenêtres par ces températures estivales. Cette soi-disant contrainte permettait pourtant de s'ouvrir vers l'extérieur comme elle aimait à le penser. Elle comprenait difficilement ceux qui restaient enfermés dans leur voiture climatisée,

hermétiques aux bruits, aux odeurs et aux sensations de l'extérieur. Bien sûr cette considération n'avait pas cours sur une autoroute où il fallait pousser à fond le volume des haut-parleurs pour camoufler le bruit environnant. Qu'importe, elle avait lu qu'il valait mieux rouler les fenêtres ouvertes pour respirer un air plus sain. Sa Lada était définitivement une bonne voiture, elle en était convaincue.

Toute à ses pensées et alors qu'elle enclenchait la première vitesse, son regard se porta machinalement sur le petit colis en kraft.

Rien.

Il n'y avait rien sur la banquette arrière. Le colis n'y était plus.

Mille pensées vinrent se bousculer dans l'esprit de Jeanne qui commençait à paniquer sérieusement.

Elle passa par deux sentiments successifs : l'incrédulité d'abord car elle avait bien pris soin d'installer le colis à l'arrière pour pouvoir garder un œil dessus, puis l'inquiétude qui découlait de cette situation incroyable.

Non, ça n'était pas possible. Il avait dû tomber au sol

Fébrile, elle défit sa ceinture de sécurité, sortit et entreprit une fouille minutieuse du véhicule : chaque recoin fût passé au peigne fin, sans succès.

Un regain d'espoir la saisit quand elle pensa au coffre qu'elle n'avait pas encore examiné, mais elle déçanta vite en l'absence du précieux paquet. C'était certain, il avait été volé, il n'y avait pas d'autre option.

Elle repassa le film des événements dans sa tête jusqu'au moment où elle avait quitté l'automobile pour aller payer en caisse. Elle n'avait pas fermé la voiture. Et voilà.

C'était l'histoire de 5 minutes pourtant : payer, aller aux toilettes et repartir. Jamais elle n'aurait pensé fermer sa voiture pour 5 minutes. Ce n'était pas un oubli mais la résultante d'une certaine confiance en la gent humaine. Qui pouvait imaginer que quelqu'un profite de cette courte absence pour lui dérober un paquet qui n'avait rien d'affriolant ? Elle s'en voulait et se trouva tout d'un coup sacrément naïve pour son âge.

Il n'était pas question de perdre ce qu'on lui avait confié. Elle devait retrouver le colis pour l'apporter au destinataire et honorer ainsi sa partie du contrat.

Ne pas paniquer, juste raisonner.

Le site internet ne lui avait pas transmis les coordonnées du demandeur, un certain J. Marino. Elle ne connaissait que le lieu de livraison, le contact sur place et le numéro de téléphone associé.

Le plus simple était de retourner à la caisse, il devait bien y avoir des caméras de surveillance dans cette station-service. La situation serait vite clarifiée.

En se rendant à la petite boutique, elle scruta du regard tous les véhicules qui étaient garés là : il y avait un camion frigorifique immatriculé au Portugal mais le chauffeur n'y était vraisemblablement pas. A côté se trouvaient, rangées en enfilade, quatre voitures : une berline rouge de marque italienne sans personne à bord, une autre du bleu caractéristique d'EDF dont le propriétaire vérifiait les niveaux, une grise avec une femme assise sur le siège conducteur en train de recracher des volutes de fumée par la fenêtre entrouverte et enfin, une verte claire qui

redémarrait avec un bébé quelque peu sonore à l'arrière. Bref, aucun de ces véhicules ne semblaient avoir le profil du coupable potentiel. Aucun.

Le gérant de la station-service était un homme de corpulence moyenne. Quelques cheveux poussaient en désordre çà et là sur son crâne brillant et les lunettes épaisses qu'il portait indiquaient une myopie importante sinon sévère. Il devait avoir la quarantaine ou peut-être moins.

Il ne parut pas étonné par la requête de Jeanne.

- Re-bonjour débita-t-elle alors qu'il était affairé à composer des liasses avec les billets de sa caisse.

- Oui, vous aviez oublié quelque chose ?

Il avait parlé sans relever la tête. Son petit accent chantant aurait, en d'autres circonstances, amusé Jeanne qui cultivait un goût certain pour tout ce qui se rapportait au sud. La dextérité avec laquelle il comptait et manipulait les billets de banque témoignait d'une habitude bien enracinée. Les gestes étaient précis, quasi mécaniques.

Jeanne lui dressa un rapide état de la situation et le supplia de visionner le film des caméras de surveillance.

Il n'était pas rare que des clients se fassent voler lors de leur passage à la station-service. Ils se pensaient à l'abri, imaginant se retrouver entre honnêtes voyageurs qui ne cherchaient qu'à faire le plein ou vider leur vessie en prévision des longues heures de trajet qui les attendaient.

En y réfléchissant, il est vrai, la station-service est un peu comme une oasis au milieu de ce gris austère : on y trouve de tout et on en repart généralement comblé quoique le portefeuille allégé. Nos besoins y trouvent une entière source de satisfaction et il n'est pas rare de s'y attarder un peu pour profiter des livres de développement personnel en

tout genre que l'on peut feuilleter pour ragaillardir des neurones mis à mal par la monotonie de la route.

Sans vraiment s'arrêter de travailler mais en la regardant dans les yeux cette fois, le responsable lui exposa la marche à suivre d'un ton calme qui contrastait tellement avec l'humeur de Jeanne qu'il paraissait manquer d'empathie pour le problème de la jeune femme.

- Vous allez au poste à la prochaine sortie d'autoroute, vous leur répétez ce que vous m'avez dit et vous faites une déposition. Ensuite, revenez me voir avec votre papier et l'injonction m'autorisant à visionner les cassettes.

Sa parfaite connaissance de la procédure était assez déroutante.

Pendant quelques instants Jeanne resta interdite ne sachant quoi répondre. Elle n'avait pas le temps de suivre une procédure administrative de cette ampleur si elle voulait mettre la main sur le voleur.

- Mais dites-moi Mademoiselle, que vous-a-t-on volé au juste ?

Voilà, elle la tenait la solution. Il suffisait de maquiller la réalité pour justifier de l'urgence de la situation auprès de cet homme somme toute assez sympathique.

En théorie cela s'annonçait facile sauf qu'elle n'avait pas la moindre idée en tête. Elle s'empressa toutefois de répondre.

- Et bien pour tout vous dire, je suis vétérinaire et vous savez, il y a dans cette boîte quelque chose d'assez vitale pour mes parents si vous voyez ce que je veux dire.

Ça ne marchera jamais songea-t-elle, ça ne veut rien dire du tout mon histoire. Elle avait quand même taché de bien

appuyer sur la dernière partie de la phrase en jetant un regard entendu à son interlocuteur. Ça passe ou ça casse.

Non, l'homme aux lunettes épaisses ne voyait pas du tout ce qu'elle voulait dire mais heureusement pour Jeanne qui était à court d'idées, il ne voulait rien en laisser paraître. Il répondit simplement, de manière on ne peut plus laconique.

- Je comprends.

Victoire.

Jeanne se trouvait maintenant dans l'arrière-boutique, une petite pièce triangulaire à l'odeur pénétrante de carton et de clou de girofle.

L'endroit, qui ne devait pas faire plus de 7m², contrastait avec la surface marchande ultra-moderne et claire du magasin. Ici, deux lampadaires dépareillés diffusaient une lumière jaune assez douce et les murs étaient couverts d'immenses étagères en mélaminé qui vacillaient presque sous le poids d'une multitude de caisses à outils et pièces métalliques en tout genre.

Le sol était resté brut et des moutons courraient librement, comme pris dans un tourbillon de gaieté.

Tout cela donnait au lieu une atmosphère unique à la fois désuète, mystérieuse et complexe.

C'était après avoir mis les fonds en sûreté dans un petit coffre sous la caisse et sollicité un collègue pour le remplacer, que le gérant l'avait conduite, sans broncher, dans l'espace réservé au personnel.

Des caméras filmaient en continu 24 heures sur 24 à plusieurs points stratégiques de la station.

Quelques rapides manipulations sur l'ordinateur central suffirent au gérant pour trouver la scène qui les intéressait. On y voyait distinctement Jeanne remettre le pistolet de distribution sur la pompe, refermer la trappe à carburant de la voiture puis récupérer son sac à main et partir en direction de la boutique.

Les images étaient d'une précision ahurissante. On pouvait zoomer à souhait, passer le film au ralenti, mettre le son, etc. La précision était telle que l'on pouvait même distinguer une petite masse sombre à l'arrière de l'auto.

Avec un matériel si sophistiqué, mieux valait ne pas tenter de partir sans payer songeait Jeanne, ou alors, il fallait partir vite, très vite.

A l'effacement de Jeanne qui ne s'y attendait finalement pas malgré le larcin avéré, un jeune homme d'une vingtaine d'années fit son apparition une minute environ après qu'elle eut disparu du champ de la caméra. Il avait une démarche titubante mais un pas avisé. On le voyait se diriger vers la vieille Lada avec, à la main, un petit objet métallique. Il pensait sans doute avoir besoin de crocheter la serrure et sembla dérouté par la facilité avec laquelle la portière céda sur une simple pression de la poignée.

Son visage n'exprimait pas d'émotion particulière, seulement de la détermination, une farouche détermination. On le vit prendre le petit paquet à l'arrière, refermer la portière et repartir en jetant un coup d'œil rapide en direction de la boutique.

Il y avait peu de monde à cette heure-ci à la station-service : le voleur avait certainement dû attendre qu'un client quitte son véhicule pour aller le visiter.

Jeanne se sentait idiote face au gérant qui la regardait maintenant d'un air contrit.

- Connaissez-vous le proverbe italien « la fiducia è buona ma la diffidenza è più sicura » ? Littéralement ça veut dire que la confiance c'est bien mais que la défiance c'est quand même plus sûr.

Cet homme ne manquait décidément pas de ressources.

- Les faux clients qui attendent sagement leur proie dans les stations-service, ça n'est pas une légende, c'est une réalité. L'autre fois, un type s'est carrément fait voler la valise qu'il transportait dans le coffre de sa voiture. Allez, on va le retrouver votre voleur.

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un ton rassurant, un ton qui justement inspirait la confiance, la « fiducia ». Jeanne se sentit soulagée de trouver en cet homme de prime abord détaché, un compagnon de galère prêt à en découdre avec cette histoire.

- Je veux bien vous croire, mais à moins que vous n'ayez sous la main une patrouille de police à moto qui d'un claquement de doigts va se lancer à ses trousses, je ne vois pas comment arrêter cet homme !

Elle avait répondu avec un petit sourire espiègle, histoire de dédramatiser. Après tout, elle avait fait le maximum et voyait mal comment elle allait retrouver ce foutu colis.

Reprendre ses esprits et repartir, voilà ce qu'il fallait faire. Pour le colis, elle aviserait, il devait bien y avoir une police d'assurance ou quelque chose comme ça sur le site internet. Ah, Géraldine et ses bonnes idées songea-t-elle, dubitative.

C'était sans compter sur le gérant de la station-service qui était plutôt tenace. Jeanne comprit vite qu'il ne faudrait pas

compter sur lui pour lâcher le morceau dans cette affaire. Il pianotait avec acharnement sur les touches du clavier qui tenaient le coup bon an mal an sous l'assaut des dix doigts agiles.

- Parfait, dit-il. Regardez, nous avons là la voiture, l'immatriculation et même un joli gros plan de notre ami ! Il avait lancé l'impression des trois clichés. Cette machine était décidemment très performante, on se serait cru en plein remake d'un 007.

Pas peu fière de lui, le gérant tendit les photos à Jeanne avec le sourire de quelqu'un qui a remporté une âpre bataille. Il s'agissait d'une voiture de sport rouge foncé, un de ces engins aux lignes agressives et épurées que seule une personne dotée d'une certaine confiance en elle pouvait posséder. Le bolide était immatriculé dans le Nord et un petit autocollant « chien à bord » offrait le bénéfice du doute à quiconque y voyait là un jeu de mots avec le propriétaire de la voiture.

Sous l'impulsion du gérant qui ne cachait plus sa volonté de voir justice se faire – il devinait l'importance du paquet compte tenu de ce que lui avait laissé entendre Jeanne -, la motivation commençait à gagner du terrain dans l'esprit de Jeanne.

Elle avait pris une bonne marge d'avance au départ à Paris ce qui la mettait dans une position confortable pour parer au moindre imprévu.

Il était seulement 11h et le soleil n'avait pas encore atteint le point le plus haut de sa course quotidienne.

Jeanne regagna sa voiture avec une fière détermination. Elle prenait maintenant un certain plaisir à la situation, elle qui avait dans un coin de sa tête toujours espéré vivre une telle aventure. Ce genre d'histoire c'était bon pour les personnages de fiction, pas pour les vrais gens qui ne se lançaient généralement pas aux trousses d'un voleur, surtout si celui-ci était au volant d'un engin puissant qui, il faut le dire, faisait plutôt le poids comparé à la vieille Lada de la jeune femme.

Elle boucla sa ceinture de sécurité, éteignit le poste de radio qui égrenait maintenant des notes afro-cubaines entêtantes, s'enfonça dans son siège et mit le contact.

Elle échafaudait mentalement une stratégie tandis qu'elle quittait la voie d'insertion pour s'engouffrer sur l'Occitane, la fameuse autoroute A20 qui traverse fièrement le Limousin et le Midi-Pyrénées.

Le gérant lui avait remis les trois clichés en la gratifiant d'une généreuse et vigoureuse tape dans le dos. Il en avait aussi profité pour glisser dans le sac de la jeune femme une barre chocolatée, une de celles qui affolent les papilles et le cerveau à tel point que celui-ci vous ordonne d'en manger encore et encore en dépit du cocktail explosif de nutriments qu'elles contiennent.

Le trafic s'était quelque peu intensifié et Jeanne opta pour la troisième file.

Elle regardait attentivement toutes les voitures alentours et dès qu'elle apercevait une tache rouge dans cet océan de carrosserie son cœur se mettait à battre la chamade.

Cette chasse à l'homme était exaltante quoique stressante et Jeanne devait fréquemment essayer le cuir du volant, réceptacle de l'excitation exacerbée de la jeune femme.

Plusieurs fois elle avait cru apercevoir le bolide qui filait au loin et s'était surprise à pousser l'accélération au-delà d'une vitesse raisonnable pour le prendre en chasse.

La conductrice d'une de ces voitures avait eu une belle frayeur en voyant la Lada arriver à vive allure dans son rétroviseur central. La femme avait poussé un petit cri nasal singulier qui avait tiré le shih tzu allongé à l'avant du demi-sommeil dans lequel il se trouvait. Il avait émis un grognement sourd en réponse à sa maîtresse puis s'était plongé dans sa léthargie.

La Lada filait toujours sur le macadam dans une course effrénée.

Les risques que Jeanne prenait pour retrouver le colis n'étaient pas négligeables et les rappels à l'ordre de quelques automobilistes moralisateurs la faisaient parfois lever le pied.

A bien y regarder, il y avait finalement peu de voitures rouges. Cela était déconcertant et Jeanne se rendit rapidement compte qu'elle évoluait dans un paysage en niveau de gris, ni plus ni moins. La majorité des véhicules qu'elle croisait dans sa course étaient noirs, gris ou blancs. Était-ce par manque d'originalité, par goût pour l'uniformité ou simplement par peur de sortir du lot ? Quoiqu'il en soit, la couleur, la vraie, n'habillait qu'une minorité des automobiles sur l'autoroute ce matin-là.

Ce n'était pas le moment de se déconcentrer avec des considérations empiriques sur la personnalité des automobilistes et Jeanne se fit violence pour accorder à sa traque toute la concentration nécessaire. Il fallait la retrouver cette voiture, cela devenait obsédant.

Le compteur valsait frénétiquement sous l'effet des kilomètres qui défilait à grande vitesse. Le regard pointé sur la route devant elle, Jeanne se remémorait les paroles du gérant de la station-service. Doucement, elle commençait à s'interroger sur ce que pouvait bien contenir le colis. Bien sûre, elle avait donné le change en offrant une explication alambiquée à la question de son interlocuteur, mais plus elle y pensait, plus elle se demandait maintenant quelle était la nature de ce qu'elle avait transporté durant la matinée.

La boîte devait peser 400, 500 grammes tout au plus. Quand elle l'avait saisie, puis déposée à l'arrière de sa voiture, elle n'avait pas entendu le moindre bruit à l'intérieur, rien qui ne bougeât. Elle était vite passée à autre chose et ne s'était pas vraiment interrogée sur le contenu du colis.

Maintenant c'était différent et l'inconnu, le fait qu'elle ne sache pas ce qu'elle transportait, le vol, le trouble de voir cet homme ouvrir sa voiture pour y dérober quelque chose, l'accumulation des évènements, tout ceci résonnait étrangement dans sa tête. Soudain elle se sentit vaciller sous le poids de l'émotion et lâcha prise. Elle déversa alors de ces larmes de colère que l'on ne peut contrôler.

L'excitation du début de course avait indiscutablement cédé du terrain au trouble, à l'anxiété. Qui était cet homme qui avait osé pénétrer dans sa voiture sans son autorisation ?

A cette question, une foultitude d'autres vinrent se succéder dans la tête de la jeune femme. Était-ce vraiment par hasard que le colis avait été volé, ou l'avait-on suivie depuis le matin ? Quelque chose de précieux ou pire, d'illicite se trouvait-il dans le paquet ?

Pour toute réponse, Jeanne n'entendit que son ventre la rappeler à l'ordre par une longue plainte sourde qui la sortit rapidement de l'état dans lequel elle se trouvait.

Les panneaux indiquaient qu'elle venait de passer Limoges. Cela faisait déjà 1h30 qu'elle avait repris la route et son attention avait progressivement flanché de sorte que ses pensées avaient pris le pas sur la traque qu'elle menait âprement.

Il était temps de s'arrêter pour grignoter quelque chose de consistant, les barres chocolatées de la station-service n'ayant eu qu'un effet de courte durée sur la faim de la jeune femme.

La prochaine aire d'autoroute était proche et Jeanne décida à regret d'abandonner sa recherche qui ne donnait de toute façon rien. Tant pis pour le colis, tant pis pour l'engagement qu'elle avait pris. Elle contacterait le récipiendaire par mail pour s'excuser une fois arrivée chez ses parents.

Après tout, il devait bien y avoir une assurance qui couvrirait ce genre d'incident et elle n'était pas vraiment responsable.

Elle avait travaillé dur cette semaine, entre les cours et les heures passées à la bibliothèque sans parler de son job d'équipière auquel elle s'accrochait pour payer de quoi pimenter son quotidien, elle n'avait pas beaucoup soufflé et avait attendu ce weekend avec délectation.

Elle se décida à dépasser définitivement cette affaire et à reprendre pied. Elle avait faim et elle était bien décidée à combler toutes ses envies, du salé au sucré.

Elle ralluma le poste de radio pour accompagner ce changement de cap et fit les derniers kilomètres en musique avec un morceau de Michel Polnareff, *Goodbye Marylou*.

L'aire de repos annoncée surgit bien vite et Jeanne, dont l'humeur s'améliorait depuis tout à l'heure, se gara en face du bâtiment principal.

Elle ferma avec soin sa voiture, adressa un regard complice à la caméra qui la fixait à l'entrée et pénétra dans ce temple de la consommation pour automobilistes et motards en vadrouille.

Il y avait tout pour se restaurer, des sandwiches baguette aux plats chauds de la cafétéria, en passant par les assiettes fraîcheur, mais ce qui attira l'œil aiguisé de Jeanne fut le stand exotique. Là, sushis, makis et sashimis de toutes sortes s'alignaient par dizaines en vitrine comme des bijoux fantaisie posés sur un écrin de papier.

Les yeux de Jeanne pétillèrent d'une gaîté définitivement retrouvée à la vue d'un tel bouquet de saveurs. Elle adorait ces mets colorés venus d'un autre monde et en dégustait chaque fois qu'elle le pouvait. Elle avait appris le maniement des baguettes à force de volonté et était fière de la dextérité qu'elle avait acquise. Cette manière douce de saisir la nourriture tranchait avec la méthode occidentale, plus agressive pensait-elle.

Les températures estivales avaient eu raison des dernières salades composées et autres préparations végétales que les clients avalaient en terrasse, à l'ombre de grands parasols bleus.

Les enfants jouaient à côté des tables dans une cacophonie rare, trop heureux de pouvoir décompresser après des heures passées à chercher, sous l'impulsion de parents très impliqués dans leur éducation, les départements correspondant aux plaques d'immatriculation croisées sur le chemin. L'ensemble donnait à la scène un avant-goût de vacances.

Une petite file d'attente commençait à se former devant la vitrine bien achalandée du stand exotique et le patron, un gros monsieur en tenue traditionnelle, donnait à ses deux employés besogneux des directives à la volée en les exhortant d'accélérer la cadence.

Ni une ni deux, Jeanne commanda une quinzaine de pièces agrémentées de sauce soja et quelques tranches de gingembre confit. Elle régla la note quelque peu salée et repartit avec son sachet plein à craquer, le sourire aux lèvres.

Alors qu'elle dépassait un groupe de jeunes retraités à casquette absorbés dans une conversation sur les bienfaits de la marche à pied, Jeanne remarqua un peu plus loin vers la sortie, au niveau des machines à café, une tête qui ne lui était pas étrangère.

Il devait avoir quelques années de moins qu'elle, cela se voyait à son visage juvénile avec ses yeux vifs, ses joues pâles et son air ingénu. Il avait les cheveux châtain clairs et son regard sombre contrastait avec l'innocence que l'on accorde souvent aux jeunes gens. Ses mâchoires carrées et son front large donnaient l'impression qu'un être tourmenté habitait la peau de ce jeune homme.

Il portait du jean de la tête aux pieds. Une large chemise en lin couleur coquille d'œuf dépareillait un peu l'ensemble.

Accoudé à une table en époxy sur laquelle s'alignaient plusieurs gobelets en plastique brun, il paraissait dans le vague avec sa cigarette quasi consumée pendue entre ses lèvres entrouvertes. Il était seul et ne semblait pas faire partie du décor.

Jeanne mit à peine 10 secondes pour se remémorer la vidéo de la station-service. Le visage de l'homme y apparaissait très

nettement et les agrandissements effectués par le gérant ne laissaient pas planer le doute. C'était bel et bien l'homme qui l'avait volée et il se trouvait maintenant en face d'elle.

Piquée au vif et sentant la panique l'envahir, Jeanne sortit dard-dard de l'établissement avant de prendre la moindre décision. Que faire ? Jamais elle ne s'était retrouvée dans une telle posture et le calme intérieur qu'elle s'était efforcée de retrouver céda la place à la nervosité.

Fébrile, elle s'adossa quelques instants au mur d'enceinte du bâtiment, les yeux clos.

Les reliefs coupants du crépi beige rosé sur lequel elle avait trouvé appui lui rentraient dans le dos et dessinaient des marques, comme les contours d'une feuille de chardon sur son top fleuri. D'ici toutefois, elle était relativement bien dissimulée et n'entendait plus que la rumeur persistante des jeux d'enfants.

Il faisait beau. L'astre solaire était maintenant au plus haut dans le ciel et la chaleur devenait pesante, presque suffocante. L'air s'était raréfié et les quelques arbres plantés çà et là ne suffisaient plus à rafraîchir l'atmosphère ambiante. Ces bouleaux, des pubescents verdoyants qui devaient mesurer pas loin de 15 mètres de haut, étaient visiblement prisés des grands migrants qui y marquaient une pause rafraîchissante avant de repartir en ligne droite vers le sud.

La respiration de Jeanne était saccadée, presque difficile à réguler depuis qu'elle avait vu en face l'homme qui avait volé le colis qu'elle transportait.

Bien sûr elle avait déjà connu des moments stressants mais ils étaient souvent liés aux concours et autres examens de médecine qu'elle passait régulièrement. Là, la situation était bien différente et ce n'était pas d'un bon classement ou d'une note honorable qu'elle avait besoin.

De l'action. C'était bel et bien le moment de passer à l'action pour en finir avec cette histoire.

Jeanne était d'une nature téméraire, fonceuse. Elle laissait souvent son instinct dicter sa conduite et en avait retiré autant de satisfactions que de désagréments. L'important était d'agir selon ses valeurs sans se soucier de la perception des autres.

L'éducation qu'elle avait reçue de ses parents prônait des valeurs séculaires comme la courtoisie, la gentillesse et l'honnêteté. Elle s'en était nourrie de longues années durant et était aujourd'hui fière d'agir en fonction de ces principes.

Un rapide coup d'œil sur le parking suffit pour l'aviser de la présence de cette voiture qu'elle avait cherchée avec tant d'acharnement sur la route.

Elle était garée là, à quelques pas seulement du mur d'enceinte où elle avait trouvé refuge.

Jeanne sortit de son sac les clichés donnés par le gérant de la station-service pour s'assurer qu'elle ne commettrait pas d'erreur. Non, il n'y avait aucune hésitation possible, c'était bien la voiture de l'homme qui avait dérobé le colis.

L'engin brillait au soleil et la carrosserie visiblement lustrée avec soin renvoyait l'éclat d'un rubis sous la lumière.

Tout dans cette voiture exhalait l'agressivité, des baguettes de calandre chromées en V, aux jantes sport 18 pouces, en passant par les phares en forme de boomerang.

Jeanne n'aurait pas été contre une petite virée dans cette voiture aux allures de concept car. La vitesse, le confort, tout devait y être grisant.

Malheureusement la question ne se posait pas vraiment en ces termes. Deux options s'offraient tout bonnement à elle : soit elle allait trouver l'homme qui sirotait ses cafés à l'intérieur en l'exhortant, clichés à l'appui, de lui restituer le colis sans quoi elle appellerait la police, soit, et là il faudrait faire preuve d'un peu plus de cran, elle reprenait ce qu'on lui avait volé de façon plus musclée.

40 secondes.

C'est le temps qu'il lui fallut pour prendre sa décision.

Grace à son expérience de la matinée, elle savait que le parking était placé sous surveillance vidéo et que ses moindres gestes seraient filmés.

Qu'importe, elle ne ferait que récupérer son dû, ce qui était loin d'être condamnable pensait-elle.

L'aire de stationnement était presque déserte à cette heure chaude de la journée. Les automobilistes étaient tous en train de se restaurer ou de faire quelques pas dans le petit parc attendant au bâtiment principal.

La peur au ventre mais avec une farouche détermination, Jeanne sortit de sa planque et essaya, sans grand succès, de se donner un air détaché pour progresser vers sa cible.

Elle avançait maintenant à découvert, ses cinq sens en alerte.

10 mètres.

Elle sortit un chewing-gum de son sac pour se donner de la contenance, occuper son esprit qui fonctionnait en surrégime et ses mains qui commençaient à trembler.

7 mètres.

Une grille d'égout mal scellée la fit trébucher ce qui eut pour effet immédiat de colorer son visage d'une vive teinte rouge cramoisie.

Ses sandales compensées en liège étaient solides et le choc ne laissa qu'une légère marque à l'avant du pied droit.

5 mètres.

Respirer, chantonner, souffler, rester concentrée.

La litanie défilait dans sa tête comme le refrain entêtant d'une musique pop pour ado.

La voiture, pratiquement à portée de main, semblait jouir d'une aura particulière. Elle la défiait du regard avec ses grands yeux métalliques et sa mâchoire béante indiquait l'imminence du danger.

Jeanne se sentait de plus en plus vulnérable, elle avait la sensation que ses jambes devenues cotonneuses auraient du mal à supporter encore longtemps le poids de cette traque.

3 mètres.

Elle y était presque.

Elle s'entendait respirer.

Le sang affluait rapidement à ses tempes.

Elle sentit une goutte de sueur couler lentement le long de son dos. Son anxiété était palpable et soudain, les voitures, les arbres, le paillement des oiseaux, la rumeur des jeux

d'enfants, le ciel azur, tout autour d'elle prit une dimension angoissante presque irréelle. Elle était comme cet homme dont Munch avait peint la crise d'angoisse sur le ponton longeant le fjord d'Oslo.

50 centimètres.

Elle pouvait maintenant embrasser d'un simple regard l'habitacle et constater l'absence de voyant clignotant à l'avant. La voiture n'était pas équipée d'alarme, c'était déjà ça.

Elle vit un mince filet de fumée s'échapper par la fenêtre avant, légèrement ouverte. Un mégot finissait certainement de se consumer dans le cendrier.

- Sacré bolide hein !

L'effroi.

Le sang bouillonnant de Jeanne se glaça instantanément dans ses veines.

Paniquée, elle s'arrêta net et se figea l'espace d'un instant. Après 5 secondes qui lui parurent une éternité, elle fit mine d'entreprendre une recherche minutieuse dans son sac pour donner le change au cas où.

La voix, grave et rocailleuse, venait de derrière. Les mots avaient été prononcés si distinctement que l'émetteur devait se trouver à un mètre à peine de la jeune femme.

Elle n'avait pas senti le coup venir, aucun bruit ne l'avait alertée, trop occupée qu'elle était à rester concentrée sur son objectif.

Elle se retourna doucement, comme prise en flagrant délit, et releva péniblement la tête pour faire face à l'assaillant.

Ouf. Le soulagement.

Un binôme hétéroclite qui n'avait rien de menaçant se tenait droit devant elle. L'homme, rondet et à l'allure joviale respirait la joie de vivre en cette journée ensoleillée. Son sourire, généreux et franc, semblait comme imprimé depuis toujours sur son visage. Il portait une salopette de velours côtelé comme il ne s'en vendait plus, hormis peut-être dans quelques boutiques vintage de la capitale. Sa chemise bleue à carreaux harmonisait étrangement l'ensemble mais parvenait à lui donner un air assez apprêté malgré tout.

Une petite fille grassouillette en robe de printemps le tenait par la main gauche tandis qu'elle grignotait goulûment une barre au caramel de sa main libre. Ses cheveux dorés coupés au carré et sa frange rectiligne lui donnaient une allure de poupée. Elle portait un serre-tête rouge duquel semblait pousser une grappe de cerises bien mûres.

Jeanne ne put réprimer un profond soupir de soulagement en les voyant, ce qui interloqua quelque peu l'homme joufflu.

- Jolie écurie que vous promenez-là ! continua-t-il, bien décidé à engager la discussion avec cette femme un peu bizarre. Elle semblait nerveuse et il avait cru la voir trembler quand elle s'était retournée. Qu'importe, elle le laisserait peut-être toucher cette merveille et c'était là le plus important songeait-il.

Jeanne se passa une main dans les cheveux pour remettre un peu d'ordre dans ses idées.

- Oh dit-elle en esquissant un faible sourire, gênée par le regard scrutateur de l'enfant qui semblait comprendre la situation mieux que personne, c'est vrai que c'est une belle voiture.

- Plutôt oui ! Moi avec un bijou pareil, je pourrais rouler toute la journée. C'est une propulsion ?

Jeanne n'y connaissait absolument rien en mécanique et cet homme qui se tenait là en face d'elle semblait justement vouloir échanger sur le sujet.

Elle savait, pour laisser un bras chez le garagiste chaque fois que sa vieille Lada avait des ennuis, que sa voiture à elle avait 4 roues motrices, mais l'étendue de ses connaissances s'arrêtait à peu près là. Autant donner raison à ce brave homme qui semblait toucher du doigt un rêve de gamin. Et puis, plus vite elle aurait satisfait sa soif de curiosité, plus vite elle pourrait s'en dépêtrer. Elle ne voulait pas risquer de tout faire capoter si près du but.

Elle regarda nerveusement en direction du bâtiment principal. Aucun signe de vie du véritable propriétaire de la voiture.

- Bien sûr oui, et une sacrée propulsion même !

N'ayant rien d'autre à révéler sur les caractéristiques techniques de cette voiture qu'elle voyait pour la première fois en vrai, elle s'empressa de changer de conversation. Avant ça, elle s'octroya une dernière digression sortie tout droit de son imagination pour être certaine de contenter définitivement ce passionné.

- Avec cette voiture, on monte à l'aise à 150 en moins de temps qu'il n'en faut pour s'en apercevoir ! 10 secondes pas plus et vous filez comme sur un circuit !

Elle venait de marquer un point vu l'air émerveillé de son interlocuteur. C'était le moment de clore définitivement le sujet.

- Votre fille est ravissante, elle est belle comme le jour hasarda-t-elle toujours un peu tendue. Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle à l'intéressée qui avait cessé de mâchouiller son caramel pour se concentrer sur la devinette écrite à l'intérieur du papier.

La fillette, qui n'avait malgré tout pas perdu une miette de la conversation, regarda fixement Jeanne sous sa frange.

- Je m'appelle Clotilde mais à l'école on m'appelle Cloclo. Moi je n'aime pas trop ça parce que ça me fait penser au Clochard dans la Belle et le Clochard.

- Moi je trouve que c'est un très joli surnom Cloclo. Tu pourras demander à tes parents qu'ils te fassent écouter du Cloclo, il a des chansons très chouettes lui dit-elle en adressant un petit clin d'œil au papa.

A la moue renfrognée que venait de prendre la fillette, apparemment peu convaincue par la réponse de Jeanne, le papa comprit qu'il lui restait peu de temps avant que ne se manifeste expressément le mécontentement de l'enfant. Il remercia hâtivement Jeanne pour la petite discussion et prit congé en faisant grimper l'enfant sur ses larges épaules.

Le temps avait filé et Jeanne, quoique toujours sur le qui-vive, avait gagné en sérénité grâce à cette rapide entrevue. C'était le moment ou jamais.

Elle prit une bonne inspiration et se remémora alors la scène surréaliste à laquelle elle avait fortuitement assisté lors d'un stage pratique alors qu'elle était en deuxième année.

Ce matin-là en arrivant très tôt, le chef de clinique avait verrouillé sa voiture mais avait oublié les clefs à l'intérieur, trop préoccupé par la greffe thyroïdienne planifiée le jour même. De bonne grâce, un gars de la maintenance avait réussi à ouvrir la portière verrouillée par un habile jeu de ficelle et de nœud qui avait épaté tout le monde.

Elle avait vu faire et se sentait capable de tenter le coup.

Elle fouilla dans son sac et en sortit le kit piéton de son téléphone cellulaire. Ce long câble ferait parfaitement l'affaire.

Après avoir réalisé avec soin un nœud de corde assez ample au milieu du fil, elle s'attela à glisser ce dernier derrière la fenêtre entrouverte.

Son cœur battait la chamade mais ses gestes étaient sûrs, d'une précision qui l'étonnait elle-même. Les mouvements s'enchaînaient naturellement et à ce rythme, l'opération serait vite terminée.

En tenant chaque extrémité du fil dans ses deux mains, elle réussit à le faire descendre lentement le long du carreau, à l'intérieur du véhicule. Plus il descendait, plus la pression augmentait pour la jeune femme qui ne pouvait pas se retourner et risquait de se faire prendre à tout moment.

Elle continua sur sa lancée jusqu'à ce que le câble atteigne la petite goupille dont le bouton de verrouillage ressortait légèrement. Ça y est, elle y était presque.

Après deux tentatives vaines, elle arriva enfin à faire passer la tête du loquet dans la boucle du nœud qu'elle avait

habilement confectionné. Heureusement qu'elle avait pris de la marge en faisant une boucle assez large songea-t-elle. Elle accrocha fermement la goupille en écartant les extrémités du câble pour que le piège se referme sur sa proie.

Enfin, elle tira doucement vers le haut.

Clic. Le doux bruit de la victoire.

Quelle satisfaction. C'était incroyable, déconcertant même. Elle avait déverrouillé la voiture, elle n'en revenait pas.

Jamais elle n'aurait pensé faire une telle chose ! Elle jubilait. Elle pourrait vivement remercier cet employé de la clinique vétérinaire pour le coup de main inestimable qu'il venait de lui donner sans le savoir. Ça serait l'occasion de retrouver ses anciens collègues et pourquoi pas Serge se dit-elle un brin nostalgique, Serge son mentor, lui qui avait si bien su lui donner le goût de l'excellence.

C'est alors qu'un bruit la tira brusquement de ses pensées. La portière de la voiture d'à côté venait de claquer dans un bruit sourd.

Une femme à l'allure étonnamment juvénile s'était doucement installée derrière son volant. Elle ne semblait pas prêter attention à Jeanne qui se tenait pourtant si près, le câble électronique encore dans les mains.

Le souffle court, Jeanne réalisa qu'elle était restée complètement hermétique à l'environnement du parking alors qu'elle essayait de déverrouiller cette fichue portière. Elle n'avait pas du tout prêté attention aux personnes qui passaient parfois non loin d'elle, ni ne s'était rendue compte

que la clameur des jeux d'enfants avait cessé depuis longtemps.

Mais ce qu'elle ignorait également, c'était que l'homme à la voiture de sport avait déjà fini de savourer sa longue pause-café à l'intérieur du bâtiment.

L'effervescence provoquée par la réussite de son entreprise l'avait galvanisée, elle qui manquait si souvent de confiance en elle. Elle en avait oublié le caractère illégal, complètement insouciant de son action. Elle se retrouvait comme après une opération délicate, lorsqu'elle avait la confirmation que l'animal était hors de danger.

A chaque intervention d'envergure qu'elle menait dans le cadre de son internat, elle laissait les risques potentiels de complication dans un coin de son esprit pour se focaliser seulement sur les gestes qu'elle devait accomplir. Elle avait cette faculté de pouvoir s'isoler dans une bulle malgré l'enjeu. En ne pensant pas, elle ne risquait pas de douter d'elle et sa technique s'en ressentait indubitablement.

Avec cette effraction, elle avait appliqué le même schéma sans même y penser. Agir, considérer après. Parer à l'urgence, en toute circonstance. Elle fonctionnait comme ça.

D'abord ébranlée par cette soudaine prise de conscience des risques qu'elle venait de prendre en braquant littéralement cette voiture en plein jour, sur un parking fréquenté de surcroît, elle se ressaisit hâtivement. Elle avait déjà fait la moitié du chemin et il serait trop bête de faire marche arrière maintenant que le gros du travail avait été fait.

La femme-enfant n'avait, Jeanne en était presque certaine, pas regardé dans sa direction. Elle avait rapidement mis le moteur de sa petite citadine blanche en route et s'éloignait maintenant bon train sur le parking.

Il est grand temps d'en finir se dit Jeanne qui s'enquit cette fois de jeter un œil en direction du bâtiment pour voir si l'homme était ressorti.

De là où elle se trouvait, elle ne pouvait pas vraiment distinguer les individus accoudés aux tables de l'autre côté des vitres. Le reflet du soleil brûlant sur les carreaux sales lui compliquait grandement la tâche.

Pas de certitude donc sur la présence de l'homme derrière ces vitres mais au moins, et c'était là le principal songea-t-elle, il n'était pas là dehors sur le parking.

Ni une ni deux, elle s'engouffra à l'intérieur du véhicule et referma précipitamment derrière elle, comme pour échapper à une meute de chiens.

Elle avait une sainte horreur des chiens. Animaux de compagnie tu parles, bestioles effrayantes serait plus juste avait-elle un jour lâché à son père qui, s'inquiétant de la savoir seule à Paris, avait émis l'idée de lui offrir un de ces compagnons à poil qu'il fallait éduquer par-dessus le marché. Elle n'avait pas choisi la filière des NAC, les Nouveaux Animaux de Compagnie, pour rien. Sa passion à elle c'était les reptiles et autres animaux à sang froid. Les chienchiens et matous en tout genre, non merci.

S'il n'y avait pas de danger de ce type dehors sur le parking, Jeanne n'en était pas moins inquiète. Son temps était plus que jamais compté. Il fallait faire vite, très vite.

Elle ne put réprimer un cri de douleur en s'asseyant sur le cuir brûlant de la banquette arrière. Cette voiture était

décidemment aussi hostile à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'air y était suffocant et déjà, elle se sentit transpirer. L'odeur ambiante de tabac froid ajoutait une touche supplémentaire au mal-être de la jeune femme.

Un regard circulaire lui suffit pour comprendre qu'elle ne trouverait pas aussi facilement qu'elle l'avait imaginé le petit colis en kraft. Mais qu'avait-elle cru ? Qu'elle trouverait le paquet posé là, directement sur les sièges arrière ? Il était clair qu'elle s'était fait de fausses idées. Elle pensa soudain à l'éventualité qu'il ait été placé dans le coffre et cette idée l'effraya. Non seulement elle aurait pris des risques inconsidérés, mais en plus elle repartirait bredouille.

Non, il fallait bien chercher. En y réfléchissant bien, le type n'avait pas dû avoir le temps de mettre le paquet dans le coffre. Il avait certainement quitté la station-service en toute hâte pour ne pas risquer de se faire prendre. Le colis était dans l'habitacle, elle en était sûre. Mais où...

Clac. Clac.

Le sèche-mains des toilettes pour homme ne fonctionnait plus depuis longtemps. Le vieux bloc accroché au mur émettait un petit cliquetis mécanique encourageant mais pas la moindre ventilation n'en sortait.

Rien de plus frustrant que de passer les mains en tous sens sous ce genre d'appareil. Exaspéré, l'homme interpella à la volée une employée de la station-service qui remettait de l'ordre dans son chariot. Elle haussa les épaules dans un dédain absolu quand il lui fit très sèchement part du problème. Elle n'y était pour rien et cette avarie ne rentrait nullement dans le champ de ses prérogatives. Non, vraiment,

il fallait s'adresser au boss pour les problèmes de maintenance.

Grinçant des dents devant la farouche obstination de la préposée au nettoyage, il s'essuya à contrecœur les mains sur sa chemise impeccable dont les lignes de pli apparentes témoignaient du soin apporté au vêtement.

Qu'importe, il était de toute façon grand temps de repartir de cette aire de repos sinistre.

En arrivant tout à l'heure il avait eu besoin d'une bonne dose de caféine. Elle était sa meilleure alliée quand il prenait la route comme ça, seul. Le précieux liquide noir passait directement dans son sang et accélérât un rythme cardiaque déjà trop élevé pour son âge. Il n'y avait que sous l'effet de ce stimulant que les signes de fatigue disparaissaient. Il s'était senti las quand il avait repris la route après la petite pause station-service. L'excitation des débuts avait disparu. Maintenant rodé aux vols à la dérobee, il ne prenait plus vraiment de plaisir et surmontait facilement tous les obstacles qui barraient sa route vers l'objet convoité. Il avait besoin de plus. Plus fort, plus intense, plus risqué aussi.

Il était entré en contact avec un réseau bien organisé qui sévissait dans la région de Montauban. Là, il y avait du lourd, des banques, des hôtels, une vraie filière de l'argent. L'excitation, le stress poussé à son paroxysme, c'était ça la came dont il avait besoin pour calmer ses nerfs à vif.

Revigoré par la forte dose de caféine absorbée, il sortit du bâtiment et opta pour une dernière pause. Il s'en grillerait une et repartirait vite.

La voiture était mise à sac. Après avoir retourné les tapis à l'arrière, enlevé les têtes et écarté scrupuleusement les fauteuils dans l'espoir d'y trouver une cachette potentielle, Jeanne était à bout. Son visage rubicond témoignait de l'état de nervosité dans lequel elle se trouvait. L'extrême chaleur de l'habitacle rendait plus agressifs encore ses gestes envers les fauteuils qu'elle malmenait allègrement. Elle savait qu'elle avait perdu un temps précieux avec sa fouille méthodique et avait du mal à garder son calme.

Dernière chance et pas des moindres, il lui restait la partie avant du véhicule. Elle était obstinée et ne céderait pas tout de suite au désarroi qui doucement voulait s'immiscer en elle.

Le mégot encore fumant tomba par terre.

De sa démarche titubante, l'homme prit la direction du parking.

Telle un chat, Jeanne s'étira de tout son long entre les deux sièges avant et réussit facilement à atteindre la boîte à gants, sa première cible de ce côté-ci du véhicule.

Deep Cover résonnait dans sa tête au rythme de ses pas sur le macadam. Il avait Snoop Dogg dans la peau depuis qu'il avait assidûment écouté tous les morceaux du rappeur. Les gars de Montauban lui dévouaient une sorte de culte à ce

qu'il avait compris et caressaient le rêve de se rendre un jour à Long Beach en Californie pour voir leur idole.

Ça y est, elle y était.

Elle glissa deux doigts sous la petite poignée qu'elle actionna fermement et la boîte à gants s'ouvrit dans un bruit feutré. Sésame. Le colis s'y trouvait.

Sa voiture étincelait au soleil. Il l'avait assidument briquée avant de prendre la route et était fier du résultat. Il chercha machinalement les clés dans la poche de son pantalon en jean.

Depuis la banquette arrière, Jeanne se contorsionna une dernière fois en allongeant les bras au maximum de leur possibilité pour saisir le petit paquet placé au fond de la boîte à gants. Elle était épuisée mais c'était le dernier effort à fournir, et pas des moindres, la boîte à gant étant sacrément profonde pour une voiture de sport.

Ça y est, elle sentait la surface striée du kraft sous ses doigts. Encore un peu et enfin elle put saisir l'objet tant convoité entre ses paumes. Elle l'avait. Il n'avait visiblement pas été ouvert, la cordelette de chanvre étant intacte autour du petit objet.

Elle poussa un profond soupir de soulagement en se rasseyant sur le cuir de la banquette qui maintenant ne la brûlait plus. Elle baignait dans son t-shirt trempé de sueur et

son jean lui collait à la peau mais elle ne pouvait détacher de son visage le sourire qui venait de s'inscrire depuis qu'elle avait récupéré la boîte.

Se sentant un peu nauséuse, elle prit le temps de retrouver une respiration normale pour se remettre de ses émotions.

Il calculait mentalement le temps qu'il lui restait pour parcourir les derniers kilomètres jusqu'à Montauban. Il avait bien roulé et pourrait se permettre une dernière petite mise au point avant de rejoindre ceux qui l'attendaient.

La musique, l'allure, tout devait être parfaitement réglé pour marquer son arrivée.

L'ascenseur émotionnel.

Cette journée était décidément pleine de rebondissements mais ce dernier ricoché cloua littéralement Jeanne sur place. De la fenêtre arrière derrière laquelle elle se trouvait, elle vit l'homme en jean avancer droit sur elle, de cette même démarche titubante que celle qu'ils avaient pu observer sur la vidéo avec l'employé de la station-service.

Passée la surprise, elle s'allongea brusquement sur la banquette, prise de panique, priant pour que l'homme ne la vît pas.

En pressant le bouton de la clef télécommandant l'ouverture du véhicule, il n'entendit pas le son habituel signalant le déverrouillage des portières. Bizarre.

Il avait pourtant bien fermé sa voiture en partant songea-t-il, circonspect. Il ne la laissait jamais garée sans procéder à une double vérification. Comme toujours, il avait essayé d'ouvrir une portière pour s'assurer que la voiture était verrouillée, il s'en souvenait très bien.

Quelque chose ne tournait pas rond puisque les portières semblaient bel et bien ouvertes. Tout doucement, il sentit le stress l'envahir à l'idée que quelque chose soit arrivé en son absence.

L'ambiance était tout aussi tendue à l'intérieure de la voiture. Jeanne, recroquevillée sur la banquette arrière, était maintenant en proie au désarroi ne sachant comment gérer la situation.

La seule solution qu'elle entrevoyait dans le brouillard de ses pensées lui ferait prendre de gros risques. Mais qu'importe, il n'y avait de toute façon pas d'autres échappatoires. Elle n'allait pas l'attendre là, allongée à l'arrière, le colis entre les mains.

Alors malgré toute la tension qui pesait sur elle et l'inconfort de sa position allongée, elle réussit à ouvrir délicatement la portière arrière droite en veillant à faire le moins de bruit possible. Elle avait atteint la poignée en levant juste ce qu'il fallait sa main pour ne pas être vue de l'extérieur. Glacée de sueur, elle n'osait regarder de l'autre côté. Que se passerait-il si elle était prise ? Elle préférerait ne pas y penser pour fuir au plus vite.

L'air salvateur de dehors commençait à s'engouffrer dans l'habitacle et Jeanne entrevit enfin la possibilité d'une sortie. Il fallait faire vite. L'homme en jean était certainement à deux doigts d'entrer dans la voiture. Tout le corps de la jeune

femme était tendu, sa tête prête à exploser, elle n'en pouvait plus.

Dans un dernier effort, elle ramena ses genoux vers sa poitrine pour former une boule puis, en penchant le bassin vers l'avant, se laissa choir, tête la première, dans le mince interstice qu'elle avait ouvert entre la portière et l'habitacle.

En se postant devant la portière avant côté conducteur, l'homme eut la confirmation de ce qu'il redoutait. La voiture n'était pas fermée. Il jeta un regard suspicieux sur le véhicule qui lui apparût soudain ne plus être tout à fait le même. Il se mit à scruter attentivement la carrosserie à la recherche d'une indication, d'une rayure, d'un coup que la voiture aurait pu recevoir en son absence. Il la connaissait par cœur. Comme la peau d'une compagne de longue date, il était capable d'en décrire chacune des courbes, chacun des détails, chaque trace laissée par le temps.

Il s'était trop attardé au café et s'en voulait de l'avoir laissée ainsi sans surveillance. Il se sentait nerveux et plein de remords. Jamais il ne recommencerait une chose pareille.

En passant ses mains tremblantes sur la peinture métallisée il ne sentit d'abord rien qu'il ne connut pas. La caresse était douce mais rapidement ses doigts glissèrent sur le carreau de la fenêtre avant. C'est là qu'il la vit.

Le choc fut douloureux.

Le sol, dur et rugueux, n'avait pas bien amorti la chute de Jeanne qui était tombée directement sur la hanche.

Qu'importe, elle avait réussi, elle était dehors !

Pas le temps de se redresser ou de s'épousseter, elle se recroquevilla vite contre la roue arrière dont la saleté contrastait avec le reste de la voiture. Elle se tenait aux aguets, collée au pneu. Sa tête ne dépassait même pas de la roue tellement elle se tenait courbée pour ne pas se faire voir. Son t-shirt poissait et l'imprimé fleuri s'était rapidement couvert de taches sombres, comme un glacis aurait été appliqué pour lui donner plus de profondeur.

Une odeur pénétrante de caoutchouc chaud s'immisçait dans ses narines provoquant un début de nausée chez la jeune femme déjà mise à mal par cette fournaise estivale. Elle sentait jusqu'à la chaleur mordante qui émanait du pneu exposé aux rayons du soleil. Son dos lui faisait un mal de chien dans cette position fœtale subie. La situation était intenable.

Il n'était pourtant pas question de flancher, pas maintenant. D'abord, il fallait vite remettre la portière en position fermée pour ne pas se faire repérer. Alors, d'un bras tendu, la tête toujours baissée entre les épaules, Jeanne repoussa délicatement la portière sans la fermer complètement pour ne pas alerter l'homme. Puis elle attendit, toujours recroquevillée, le cœur battant à tout rompre.

Il comprit tout de suite.

L'ouverture était mince mais suffisante pour permettre à quelqu'un d'y glisser un cintre ou tout autre ustensile permettant de déverrouiller les portières.

Mais comment avait-il pu laisser cette vitre ouverte ? Fatigué, poussé par son besoin de caféine, il avait dû avoir une absence et il en payait maintenant le prix fort.

Jeanne n'avait aucune idée de ce que l'homme était en train de faire. Le temps s'éternisait et tous ses membres étaient maintenant engourdis sous le poids de l'immobilité. De là où elle se trouvait elle n'entendait que les chaussures de son bourreau qui semblaient piétiner vers l'avant de la voiture. Cette situation ubuesque lui fit revenir une image en tête, celle de cette grosse femme noire retranchée dans un placard étriqué après avoir savamment filé un assassin. La cachette de fortune était plutôt sûre mais c'était sans compter sur la sonnerie de son téléphone cellulaire qui vint rompre le silence de plomb et faire jaillir la lame de l'assassin droit vers son cœur. Ce polar avait captivé Jeanne, et voilà qu'elle se retrouvait dans une situation non pas analogue mais tout aussi stressante, celle qui naissait de la proximité immédiate avec celui qu'elle avait plus que tout envie de fuir. Son téléphone à elle était heureusement en mode avion, comme souvent d'ailleurs. Il lui fallait simplement garder le cap, ne pas changer de position au risque de se faire prendre. Quand tout ça serait fini, elle dirait un adieu salutaire aux fourmis qui avaient maintenant pris possession de tout son corps.

Sa colère palpable et son envie irréprouvable de faire justice était prégnante. Si on l'avait volé, il retrouverait le coupable. Mais si on avait abîmé sa voiture, il ne saurait se maîtriser. Il décida de faire le tour de sa voiture pour avoir un rapide état des lieux.

Elle l'avait entendu approcher mais depuis, plus rien. Il n'avait pas bougé, ni n'avait ouvert la portière pour monter à bord. L'avait-il vue ? Impossible, sa tête dépassait à peine du pneu arrière malgré les crampes qui lui vrillaient le dos.

Qu'est-ce qu'il fichait ?

Il était bel et bien en train de jouer avec ses nerfs.

Que faire ? Partir en rampant pour en finir avec cette partie de cache-cache qui allait peut-être mal tourner ? Attendre qu'il monte à bord et démarre le véhicule ? Son cerveau tournait à plein régime et l'attente fût la seule option qu'elle envisagea pour le moment. Elle tenait le petit paquet de kraft serré contre elle, bien résolue à repartir avec, coûte que coûte.

En se dirigeant vers l'arrière du véhicule il sentit comme un léger frôlement dans l'air, un bruit toutefois trop imperceptible pour être pleinement remarqué et parvenir à le détourner de son objectif.

Ça y'est, il m'a repérée se dit Jeanne le cœur battant.

En une fraction de seconde, juste avant qu'il n'arrive au niveau du coffre, elle fit volte-face et décampa à quatre pattes en direction de l'avant de la voiture. Elle allait à une vitesse qui lui paraissait fulgurante de peur d'être vue par celui qui devait maintenant se tenir devant le coffre, à quelques pas d'elle.

Le colis dans une main, l'autre main à terre, elle n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

En moins de deux, elle avait quitté le parking et se retrouva vite dans l'allée en gravillons blancs qui menait à l'entrée du bâtiment principal de l'air de repos.

Hors de danger.

Elle n'osait y croire. Toute cette histoire l'avait mise dans un état second. Cela faisait déjà quelques heures que cela avait commencé et elle avait l'impression de respirer pour la première fois. Elle était trempée de sueur, sale, sa bouche était sèche, ses lèvres encore tremblantes mais l'éclat de ses yeux en amande, toujours vif.

Sans doute les nerfs qui se relâchent, mais sans qu'elle ne put rien y faire, un rire guttural sortit de sa gorge dénouée. Une tonalité grave qui avait trop longtemps été bloquée et qui se libérait avec délectation. Quelques larmes se mêlèrent à cet hymne improvisé qui ne manqua pas d'interloquer le couple qui passait par-là bras-dessus, bras-dessous.

Le chant des oiseaux parvenait à nouveau à ses oreilles tandis que la caresse du soleil sur sa peau dorée se faisait désormais enivrante.

Tout prenait maintenant une autre dimension et le scintillement du soleil tout juste décroissant sur les feuilles des arbres offrait à la jeune femme un spectacle réconfortant, comme la promesse d'un après-midi enfin placé sous le signe de la quiétude.

Elle enfourna le paquet en kraft dans son sac et saisit son cellulaire. Ses parents étaient absents aussi décida-t-elle de laisser un message sur le répondeur qui l'y invitait avec une aimable insistance.

- Salut la famille, retardez un peu le lancement du barbecue, j’aurai une bonne heure de retard lança-t-elle en regardant sa montre. Ciao ! A tout à l’heure !

33
33

- MONEZ, sortie 15 pour la journée !

La chef annonçait la sentence qui sonnait comme une punition à ses oreilles.

Ça serait la sortie de la Route d’Agde cette fois. Pétard, pensa-t-il. Autant dire à l’exact opposé de son rencard à Empalot.

Il avait fini par se décider à rencontrer en chair et en os celle avec qui il échangeait des mails depuis quatre jours déjà et elle lui avait proposé ce petit restaurant de sushi, avenue de l’URSS. En piètre connaisseur qu’il était des restaurants à la mode, il lui avait laissé le choix du lieu. Ça lui donnait aussi un petit côté galant qui n’était pas négligeable pensait-il.

La journée promettait d’être longue avec ce pont de mai et son flot de touristes qu’il allait devoir cuisiner jusqu’au soir. Heureusement, il ne serait pas seul.

Pour rendre ses journées moins fastidieuses, il avait mis au point un petit jeu auquel il se livrait chaque fois qu’il était en service avec Hervé, son collègue qui avait atterri à la Douane par erreur. Personne ne comprenait ce qu’il faisait là à arrêter des voitures plutôt que d’enseigner dans quelque prestigieuse école de la ville.

Le concept était simple : plaque minéralogique avec numéro de département pair, il laissait passer à condition de connaître le département associé et de ne pas flairer un trafic quelconque. Plaque impaire, il arrêta la voiture, si toutefois elle rentrait dans les critères de ciblage fixés par la profession, bien sûr.

Ils s’amusaient comme des petits fous avec ça et les journées passaient vite.

Hervé avait de telles connaissances en géographie qu’il ne lui fallait pas plus de deux secondes pour trouver la réponse. Sacré challenge pour MONEZ qui n’avait pas eu la chance d’aller à l’école de la République.

Posté entre deux guérites du péage il avait fière allure avec sa casquette bleu marine et ses lunettes de soleil façon aviateur. Il aimait l’effet donné par son uniforme de la Brigade des douanes, symbole d’autorité et de puissance. Les automobilistes le redoutaient tous un peu, même les plus honnêtes d’entre eux.

22. Côtes d’Armor. Bingo.

83. Femme, seule, crinière blonde, plutôt pas mal. J’arrête.

- Hey, j’assure aujourd’hui Henri !

78... Mince. Paris. Non. Madame et Monsieur en train de s’engueuler au volant d’un Scénic. La flemme. Versailles... Les Yvelines ! Ouf.



Let's get it on de Marvin Gray poussée à fond, Jeanne, cheveux au vent, filait sur l'autoroute le cœur léger, l'esprit apaisé.

Elle avait enfin laissé derrière elle toute cette histoire saugrenue et était de retour pour bien profiter du weekend qui s'annonçait. Une chose est sûre, le co-voiturage c'était fini pour elle, même s'il ne s'agissait cette fois pas d'un passager au sens propre du terme. Terminé.

Elle s'empresserait de raconter ça à Géraldine en rentrant, ce n'était pas tous les jours que des événements pareils se produisaient. Ça serait l'occasion de papoter autour d'une bonne tasse de thé et de madeleines tièdes. Les joies de la nourriture étaient de celles qui prouvent que la simplicité est souvent garante de félicité.

Finalement seul un détail la chiffonnait et ne laissait pas son esprit tout à fait tranquille. Elle ne savait pas ce que contenait la boîte et cela attisait sa curiosité, c'était clair.

L'ouvrir ? Hum, pourquoi pas. Mais franchement, elle aurait fait tout ça pour rien et arriver sur le lieu de rendez-vous avec un paquet ouvert serait de mauvais effet. Sans doute n'y avait-il rien de bien important à l'intérieur. Sans doute, se convint-elle alors qu'elle entrevoyait déjà la sortie qu'elle devait emprunter pour rejoindre sa destination.

14. Calvados. La classe.

75. Jeune femme. Pas une gravure de mode mais pas mal quand même. Coup de sifflet. J'arrête.

Et bien ça, c'est le pompon songea Jeanne en arrêtant sa voiture à la sortie du péage après avoir y avoir laissé une

copieuse somme d'argent. Un agent de la douane venait de lui faire signe de s'arrêter.

- Brigade des douanes. Il avait lâché sa phrase d'introduction avec l'assurance habituelle qu'il se donnait quand il croisait la route d'une jolie femme.

Contrôle de routine, poursuivit-il, de l'argent, des marchandises ou substances à déclarer dans votre véhicule ?

Son accent était très marqué. Impossible de lui donner tout le crédit que sa fonction imposait avec une telle intonation dans la voix.

Jeanne, qui voulait toutefois en finir au plus vite pour livrer le colis à son destinataire et enfin gagner la maison de ses parents, se soumit de bonne grâce au protocole.

Non, elle n'avait rien à déclarer.

- Bonjour, non, rien à déclarer Monsieur débita-t-elle dans un joli sourire.

Elle était décidément très mignonne. En s'adressant à lui elle avait machinalement relevé ses lunettes de soleil sur sa tête et dévoilé d'incroyables yeux verts en amande.

Hum, trouver un prétexte pour engager la conversation, et vite songea-t-il.

D'un coup d'œil avisé il parcourut l'habitacle et tomba sur le sac besace bleu clair en cuir de la jeune femme posé sur le siège passager avant. Jeanne qui avait suivi le cheminement emprunté par les yeux de l'agent sentit l'accablement la gagner. Alors c'était donc ça, les ennuis n'étaient pas finis songea-t-elle, lasse.

Elle se ressaisit toutefois rapidement, assez pour s'épargner d'avoir à trouver de nouveau une réponse à la question sur le contenu de la boîte, ou pire, d'avoir à subir un contrôle qui

pourrait la mettre dans l'embarras si le paquet renfermait bel et bien quelque chose que la loi réprimait.

Cet agent à la tête plutôt sympathique semblait enclin à engager la conversation, aussi le prit-elle de court.

- Vous avez dû voir de sacrés trucs dans les voitures que vous contrôlez se hasarda-t-elle. Bon, moi je n'ai rien qu'une petite valise et un cadeau pour mes parents, mais je serais curieuse d'entendre des anecdotes sur le sujet un jour. Je suis super pressée mais qui sait, peut-être que l'on se croisera au retour lui dit-elle d'un air malicieux.

Et hop, elle avait éludé le problème en un tour de main.

- Oh vous savez répondit-il, déçu, le plus souvent les contrôles sont routiniers et les belles prises rares.

Vous pouvez y aller, lui dit-il en pensant déjà au rendez-vous qui l'attendait ce soir.



Les grillades étaient fondantes. La moutarde fine de Dijon relevait comme il le fallait cette viande de qualité. Les chips de pomme de terre craquaient sous la dent et déposaient une fine pellicule de sel sur la langue, un délice.

Demain, Jeanne s'offrirait une matinée entière à barboter dans la piscine, juste pour le plaisir.

La journée avait été éprouvante. Après toutes les péripéties qu'elle avait vécues, elle s'était crue à l'abri d'un nouveau rebondissement en se garant devant la librairie du centre-ville, dernière étape de sa folle journée.

Et pourtant ...

C'est à un coup de théâtre magistral qu'elle eut le droit en voyant le libraire défaire tout naturellement devant elle la ficelle de chanvre puis ouvrir tranquillement la petite boîte...

Stupeur.

Incrédule, complètement déconcertée, elle n'avait pu dire un mot devant cet homme qui ne paraissait quant à lui nullement choqué de découvrir l'intérieur de la boîte.



Le soleil déclinait déjà sur la tour Eiffel et le champ de Mars se vidait peu à peu des touristes venus se prélasser autour des bassins.

John, dont le bureau donnait plus ou moins sur le monument aux Droits de l'Homme, savourait un café noir à la fenêtre. Il avait pris cette habitude depuis qu'il avait installé les locaux de sa start-up dans cet immeuble cosu du septième arrondissement qui accueillait une pépinière d'entreprises du net.

L'affaire n'en était qu'à ses balbutiements et il passait le plus clair de son temps derrière son ordinateur pour en peaufiner les derniers détails.

Les premiers clients qui s'étaient inscrits sur le site n'avaient pas encore franchi le cap. Plus de 2000 inscriptions avaient été enregistrées le jour où sa boîte avait fait l'objet d'un sujet à la télé dans une émission matinale sur la 3. Depuis, pas encore de transaction mais la période estivale qui s'annonçait allait être propice aux affaires, il en était sûr.

Alors qu'il se délectait de sa boisson chaude aux arômes corsés, il perçut le petit bruit caractéristique émis par sa boîte mail.

La connexion internet, coupée depuis la veille, avait été rétablie il y a tout juste une heure et c'était tout l'immeuble qui avait poussé un ouf de soulagement. La fibre permettait d'aller vite, certes, mais en cas de pépin, pas de bidouille possible, il avait fallu attendre un gars de la maintenance de longues heures durant. Le comble pour une pépinière d'entreprises du web !

Il trépignait.

Il savait ce que contenait le mail. Il l'attendait justement avant d'aller sortir dîner avec sa femme.

Il représentait en quelque sorte l'aboutissement de son projet. Est-ce que ça avait fonctionné ? Y-avait-il eu des blocages à un endroit ou un autre de la chaîne ? Les retours étaient-ils satisfaisants ? Autant de questions qui allaient vite trouver une réponse en ouvrant l'icône de la petite enveloppe sur son écran.

Ses yeux balayèrent rapidement le message, John n'étant pour le moment intéressé que par la conclusion.

Satisfait, il éteignit l'ordinateur, enfila son blazer et sortit.

Sur le chemin du restaurant, il jubilait intérieurement. Il lui restait tant à faire pour lancer son affaire mais ce qui comptait pour le moment c'est que le test avait fonctionné. Son contact de Toulouse, ami de longue date, venait de recevoir la boîte-test.

Il pouvait maintenant lancer la suite du programme. Son idée allait faire un véritable tabac ! Il ne pratiquait pas lui-même le co-voiturage mais le concept de sa société avait

doucement mûri en lui depuis qu'il avait vainement tenté d'envoyer un cadeau volumineux à sa nièce pendant la grève des postes. L'économie de partage c'était dans l'air du temps et le créneau de la livraison entre particuliers n'étant pas encore exploité, il s'était lancé dans la brèche.

Ce soir, il offrirait du Champagne à son épouse.